

Marie-Jeanne Sala
Μαρί-Ζαν Σαλά

Clôture Κλείνοντας

Quel désir nous aura conduits aujourd'hui à Athènes, soixante ans exactement après que Lacan s'est livré à nous parler – à ses risques et périls tout autant qu'aux nôtres nous prévient-il – de cette question du désir et son interprétation, un demi-siècle après Freud ne manquait-il pas lui-même de relever ? Probablement ce désir imprescriptible pour la chose psychanalytique sur lequel nous savons ni Freud ni Lacan n'avoir jamais cédé, qui nous permet à notre tour d'inscrire la chose freudienne dans la généalogie.

Si Lacan compte bien, le demi-siècle évoqué nous ramène à l'année 1909 durant laquelle Freud rend compte de sa pratique avec l'Homme aux rats. Cinquante ans plus tard, Lacan déploie et déplie la clinique, dans ce séminaire peut-être encore plus qu'ailleurs, pour questionner comment s'y prennent les analystes pour interpréter le désir informulable, incompatible avec la parole alors même qu'il provient du langage. Ce désir, chaque fois singulier et se déclinant différemment selon la structure psychique, il faut l'exposé d'une pratique clinique pour l'approcher, c'est l'axe que nous avons souhaité et essayé de tenir aujourd'hui.

Car c'est bien au rendez-vous de « notre fonction d'analyste¹ » *dixit* Lacan que nous avons été conviés aujourd'hui comme il y a soixante ans. Une fonction d'analyste qui consiste à faire émerger le désir de l'analysant, pas sans un appui, un affrontement, d'avec le désir de l'analyste puisque le désir est désir de désir de l'Autre.

De se faufiler dans le rêve rêvé pour lui par l'analysant, l'analyste peut y rencontrer le désir de l'analyste qui le regarde. C'est le *selon son vœu*, soit « le point d'incidence réel du désir² », que Freud glisse dans le rêve du père mort et que Lacan fait courir entre les deux étages du graphe, entre *il était mort* et *il ne savait pas*, qui est précisément l'étage du rapport du désir au

¹ J. Lacan, Le Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, séance du 13 mai 59, Paris, Éditions de La Martinière, 2013, p. 423.

² *Ibid*, 17 décembre 58, p. 121.

fantasme. Quoi d'autre que le fantasme de l'analyste comme support du désir de l'analyste ? C'est le vertige auquel nous aura préparés Lacan affirmant que « le désir du psychanalyste est impossible de tirer d'ailleurs que du fantasme du psychanalyste³ ».

De s'être glissé entre hallucination et récit du rêve, l'analyste pourra alors effectuer la reconnaissance du désir lové entre les images et les mots, entre les signifiants apparus au dégel du printemps de la cure qu'il ne manquera pas alors de cueillir un par un vers la voie de l'interprétation.

C'est à l'étage de l'énonciation *il ne savait pas* que va porter l'interprétation du désir du rêve, ici voiler la douleur du rêveur désormais affronté à la mort.

Dans un autre rêve de père mort, celui-là rêvé bon vivant, ne peut-on entendre la négation « Non, ils vont allumer la lumière » comme venant attester le désir d'ignorance, l'obscurité où maintenir le désir de mort ?

Le désir, notre vérité inconnue, n'est pas à un paradoxe près ; l'analysant rencontre le désir de l'analyste pour s'en détacher : « Nous mûrissons le désir du sujet pour un autre que nous⁴ », nous prévient Lacan, qui ajoute que notre désir doit se limiter à ce vide, à cette place que nous laissons au désir pour qu'il s'y situe à la coupure. Une coupure, un manque, en dehors de quoi le désir ne peut se concevoir et qui, introduit dans la cure, notamment à la fin des séances, va permettre de surmonter cette situation paradoxale.

Passons de la coupure à la fente, celle par laquelle le sujet intervient dans son rapport fantasmatique, l'exhibitionniste et le voyeur témoignant de ce qu'ils peuvent aller jusqu'à être, se réduire à cette fente dans le fantasme.

L'éclat de l'objet passe en éclair du fantasme au rêve. Celui d'une bien nommée Lucie qui se fantasme objet regard dans la lumière et après une danse avec l'énigme du désir de l'Autre se rêve, identifiée en miroir au désir de la mère à une fente désirante. Suivre dans la cure le désir à la trace, celle de son objet d'où dépend le fantasme, ici regard occupant d'autant une place de choix dans le désir de ne pouvoir être demandé.

À côté du graphe qui permet d'écrire et de lire le fantasme, l'illusion

³ Jacques Lacan, *Le Séminaire XV*, L'Acte Analytique, séance du 19 juin 68, séminaire inédit.

⁴ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, *op. cit.*, séance du 1^{er} juillet 1959, page 572.

des fleurs dans le vase du schéma optique est-elle une image fantasmatique ? Ce n'est pas sans le fantasme énoncé par Chloé du père démasqueur du fœtus à l'échographie que les cliniciens de l'atelier inventent dans le transfert un dispositif clinique issu d'un montage optique pour tenter de faire advenir l'imaginaire de Chloé.

Que fait apparaître ce dispositif nouveau ? Les bouts de doigts de Chloé, découpés par le viseur de la caméra, que la jeune femme va ensuite dessiner. Dans la psychose, où le désir est plus particulièrement chevillé au corps, la relation fantasmatique du sujet se fabrique avec des bouts de corps propre.

Le trompe-l'œil lui ne trompe ni le regard ni le désir. Il nous fait voir ce que l'on désire, l'objet *a* qu'il fait croire à portée de main derrière la peinture du voile.

Une écriture en trompe-l'œil où l'écrivain composerait avec le désir pris à la lettre d'écrire les dialogues du peintre avec l'objet *a*. Un trompe-l'œil dans le trompe-l'œil, comme un récit dans le récit, un récit qui serait tel que le récit lui-même soit le lieu de la rencontre dont il s'agit dans le récit, ce que Lacan ne manque pas de comparer à l'analyse⁵.

La sublimation, « la notion la plus extrême » que Lacan nous promet pour l'année suivante consacrée à *L'Éthique de la psychanalyse* est « la forme même dans laquelle se coule le désir⁶ » !

La sublimation ne fait pas symptôme – ou pas toujours, question de style (fabriqué lui par le symptôme). Certaine création sublime comme celle de Duras, pour aller dans le sens du désir et atteindre au réel, doit « se laisser écrire », se laisser oublier comme l'eau en oublie de geler, comme Lol s'oublie de toute douleur, comme Stephen Dedalus oublie d'être affecté par la raclée, comme « l'être (le sujet) s'oublie lui-même, disparaît comme objet imaginaire de l'Autre, c'est une figure du sujet où il est confondu dans le moi imaginaire⁷ », comme « Paula s'est fondue dans l'image, préhistorique et pariétale⁸ » de n'être plus que moi imaginaire, regard de cet autre imaginaire, geste de l'autre imaginaire avec lequel peindre.

⁵ Cf. J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, op. cit., 1^{er} juillet 1959.

⁶ *Ibid*, séance du 1^{er} juillet 1959, page 571.

⁷ J.-G. Godin, cf dans ce n° du *Carnets* p. 65.

⁸ M. de Kerangal, *Un monde à portée de main*, Gallimard, Paris, 2018, pp. 284-285 (citée par F. Samson).

Je vous propose de nous quitter avec cette forme de sublimation qu'est la poésie parcourant tout ce séminaire qui se conclut avec le grain de poésie à attendre de l'analyse. Une poésie dite anti-métaphorique par Celan, métonymique par Lacan⁹ – quoi de plus métonymique que le désir ?

Il s'agit d'un des *Sonnets* de Shakespeare, souvent cités dans le séminaire, où il est question d'amour et de désir, en clin d'œil à la superbe affiche réalisée par les collègues de *Psychanalytika Seminaria*, illustrée par la sculpture de l'artiste grec moderne Yiannoulis Halepas, « Satyre jouant avec Éros ». On y voit le satyre, au désir sexuel permanent et insatiable, jouer avec le jeune Éros en lui faisant miroiter l'objet qu'il ne peut atteindre, une grappe de raisin qui rappelle ici que Satyre est compagnon de *Dyonisos*, le Dieu un peu à part dans le Panthéon grec qui en fait une figure d'altérité.

⁹ J. Lacan, Le Séminaire XXV, *Le moment de conclure*, séance du 20 décembre 77, inédit.

SONNET CLIV¹⁰

*Le petit dieu Amour une fois endormi
laissa à son côté le brandon enflamme-cœurs,
tandis que maintes nymphes ayant juré vie
chaste venaient sur la pointe des pieds ; dans
sa main de fille*

*La plus belle vouée a ramassé ce feu,
qu'avaient chauffé maintes légions de cœurs
sincères ; et ainsi fut le commandant du chaud
désir, en dormant, par virginale main désarmé.*

*Ce brandon elle l'éteignit en une fraîche
source proche, laquelle du feu d'Amour prit
chaleur perpétuelle, devenant un bain, remède
bienfaisant, pour les hommes souffrants ; moi,
serf de ma maîtresse*

*Je suis venu pour guérison, et par
cela prouve ceci : si le feu d'Amour échauffe
l'eau, par l'eau l'amour n'est refroidi.*

FIN

¹⁰ Shakespeare, *Sonnets*, Version Française de Pierre Jean Jouve, Mercure de France, 1969, édition Poésie/Gallimard, 1975.